



Il a été tiré
de cette édition du deux centième anniversaire
de la naissance du marquis de Foudras :

trois cents séries de luxe
imprimées sur papier bouffant ivoire
avec une suite à part des illustrations, tirées en bleu
et réunies dans une chemise signée par Matthieu Sordot
numérotées de 1 à 300

quatre cents séries de prestige
imprimées sur papier bouffant blanc
numérotées de 301 à 700

trente séries nominatives hors-commerce
réservées aux collaborateurs de l'édition
imprimées sur papier bouffant ivoire
avec une suite à part des illustrations, tirées en bleu
et réunies dans une chemise signée par Matthieu Sordot
numérotées de I à XXX

ŒUVRES CYNÉGÉTIQUES COMPLÈTES
DU MARQUIS DE FOUDRAS

V



MARQUIS DE FOUDRAS

Soudards et lovelaces

Illustrations originales de Matthieu Sordot

Préface de Jacques-François de Chaunac-Lanzac

Introduction de Louis-Gaspard Siclon



MONTBEL





Édition placée sous le patronage
de la *Société de vénerie*
du *Saint-Hubert club de France*
de la *délégation française*
du *Conseil international de la chasse et de la conservation du gibier*
de la *Société d'histoire cynégétique*
& de la *Société des gentilshommes chasseurs*

L'ABBESSE DE CLEFMONT

UNE DÉROUTE DE SOUDARDS

Première publication
Paris, Cadot, 1860

© Paris, *Éditions de Montbel*, 2002, pour la présente édition
8, rue de Courcelles 75008 Paris
www.montbel.com/editions

L'AUBERGE DU *BONNET-ROUGE*

VERS LA FIN DU MOIS D'OCTOBRE de l'année 1792, la France, constituée depuis quelques semaines seulement en République, au grand effroi de l'Europe, trop tard alarmée, était dans l'obligation de courir à la défense de ses frontières, attaquées en même temps au nord, au midi et à l'est par les armées de la coalition formée à Pilnitz.

Sur toutes les routes qui conduisaient soit sur le Rhin, soit vers les Alpes ou les Pyrénées, on ne rencontrait que régiments de cavalerie et d'infanterie en marche, volontaires nouvellement enrôlés rejoignant, au chant de la terrible *Marseillaise*, les corps déjà aux prises avec l'ennemi, canons, caissons, fourgons de vivres, chariots d'ambulance, enfin tout l'appareil émouvant et sinistre de la guerre, quand elle doit être longue et sérieuse comme celle qui venait de commencer.

Quelques villes situées dans le voisinage du théâtre des premières hostilités, lorsqu'elles avaient éclaté simultanément en Flandre, en Champagne et en Lorraine, servaient de lieu de rassemblement à des divisions ou à des brigades que la Convention dirigeait ensuite sur tous les points où le besoin de renforts se faisait plus particulièrement sentir.

Chaumont-en-Bassigny, chef-lieu du nouveau département de la Haute-Marne, était une de ces villes. Désignée par sa situation géographique, qui la place à la bifurcation de plusieurs grandes routes se rendant toutes aux frontières, elle avait déjà vu se renouveler, à diverses reprises, ses garnisons de quelques jours. Le 11^e de ligne, *ci-devant Picardie*, l'un des plus anciens régiments de l'armée française, y était arrivé depuis la vielle au soir. Or, comme il avait été complètement désorga-

nisé par l'émigration en masse de ses officiers et la désertion d'un certain nombre de ses meilleurs soldats, qui avaient voulu suivre sur la terre étrangère des chefs qu'ils aimaient, il avait été décidé au comité de la guerre, siégeant à Paris sous la présidence de Carnot, que ce corps ne se remettrait en route, pour rallier autour de Mayence l'armée du général Custine, qu'après qu'il aurait réparé tant bien que mal toutes ses pertes.

Déjà il avait reçu de nombreuses recrues pleines d'ardeur, et environ la moitié des officiers qui lui étaient nécessaires pour entrer en campagne.

Ces derniers, sauf de rares exceptions, étaient des hommes très jeunes, fort braves, comme ils devaient bientôt le montrer sur les champs de bataille, tous enflammés jusqu'au fanatisme le plus farouche de l'enthousiasme révolutionnaire du moment, et croyant assez volontiers que le sans-gêne des manières et le mépris de tout ce qu'on avait respecté en France pendant des siècles étaient des marques infaillibles de patriotisme.

Ils s'amusaient sans scrupules à renverser les croix qu'ils trouvaient sur leur chemin; lorsqu'ils reconnaissaient, sous un déguisement toujours gauchement porté, quelques pauvres prêtres, victime déjà désignée pour la persécution, ils ne se faisaient pas faute de l'appeler en riant *Calotin*, et ils n'étaient jamais si joyeux que quand, en arrivant le soir à l'étape, le maire de l'endroit leur assignait pour caserne une église ou un couvent, l'un et l'autre abandonnés, cela va sans dire, mais pouvant toujours donner lieu à des plaisanteries impies ou à des profanations plus bouffonnes, au fond, que criminelles.

Au demeurant, les meilleurs fils du monde, comme l'a dit l'un de nos vieux poètes en parlant de je ne sais plus quel honnête vaurien qui rachetait ses gros vices par quelques petites vertus.

Quatre de ces héros futurs, que la gloire ou la mort attendait dans un avenir plus ou moins prochain, logeaient et prenaient leurs repas dans l'hôtellerie la plus renommée de Chaumont.

Avant le 10 août, elle s'appelait l'hôtel de la Fleur-de-Lys, et elle portait pour enseigne le vieil écusson de la France; mais, depuis l'abolition de la royauté, le mot d'hôtel, d'abord supprimé comme trop aristocratique, avait été bientôt remplacé par celui d'auberge, et, peu après encore, ce dernier servait de légende à un énorme bonnet rouge peint sur la même plaque de tôle d'où les armes royales étaient effacées, mais pas tellement, toutefois, qu'il n'en demeurât encore quelques vestiges sous la couche de vermillon étendue à la hâte.

Les quatre officiers dont nous venons de parler avaient terminé leur souper, les militaires soupaient encore dans ce temps-là, et, sans avoir quitté la table, ils s'entretenaient des affaires du temps autour d'un large et profond saladier plein jusqu'au bord d'eau-de-vie brûlée, sur laquelle couraient quelques petites flammes dont la teinte bleuâtre renvoyait des lueurs sinistres sur les physionomies naturellement joviales des quatre buveurs.

L'un d'eux se disposait à servir le liquide brûlant à ses camarades, lorsque la porte de la salle commune où ils se tenaient s'ouvrit brusquement, et donna passage à un individu qu'on pouvait reconnaître, à son assurance, pour être un des habitués de la maison et peut-être même un des amis de l'aubergiste.

C'était un homme d'une trentaine d'années environ, très grand, très gros, avec une large face chaudement colorée, et des traits communs qui annonçaient cependant une certaine intelligence et une sorte de bonne humeur attirante et communicative. On voyait, à son costume et à la désinvolture de ses manières, qu'il avait dû voyager à cheval, et à la grande trompe à la Dampierre qu'il portait sur son épaule gauche, qu'il était ou du moins qu'il voulait paraître chasseur d'importance.

Il salua avec un sans façon cordial les officiers rangés autour de leur saladier d'eau-de-vie brûlée, puis il alla s'installer à califourchon sur une chaise placée à l'un des coins de la cheminée dans laquelle pétillait un grand feu de sarments, qu'une servante venait d'allumer à son intention.

« — Voilà un gaillard qui me fait l'effet de ne pas engendrer la mélancolie, dit le capitaine Reverchon au lieutenant Larcher assis à côté de lui. Si nous l'engagions à boire un verre d'eau-de-vie avec nous à la santé de la Nation et à la prospérité des armes de la République? Je suis sûr qu'il accepterait notre invitation avec plaisir. Il a la figure d'un bon patriote, et il ferait un beau grenadier, ma foi! »

Le lieutenant fut de cet avis, et il s'empressa de communiquer l'idée du capitaine à leurs camarades, qui se hâtèrent à leur tour de l'approuver du geste ou de la parole.

Il y eut alors un petit conciliabule à voix basse entre les quatre officiers, après quoi le capitaine se tourna vers le voyageur et lui adressa sa proposition dans le langage d'alors, lequel consistait à s'affranchir soigneusement comme on sait, de toutes les formules de politesse et de savoir-vivre recherché, en usage sous le régime détruit.

L'étranger, ainsi qu'on l'avait prévu, accepta avec aussi peu de cérémonie qu'on venait d'en montrer à son égard, et il s'en vint, à cheval sur

sa chaise, prendre place à la table des militaires. Il n'avait quitté ni sa trompe ni son chapeau.

On lui présenta un verre plein ; les *toasts* habituels furent portés avec enthousiasme, et, après l'échange de quelques phrases banales sur la pluie et le beau temps, la conversation s'engagea, dès le début, ardente et tumultueuse comme l'époque.

Elle roula d'abord sur les grands événements dont Paris avait été récemment le théâtre : la lutte du 10 août, la déchéance du *tyran*, son emprisonnement au Temple, les massacres de septembre, *indispensables* pour frapper de terreur les mauvais citoyens, et, enfin, l'établissement définitif du gouvernement républicain. Ces sujets épuisés, on passa à la chronique de la localité, que les officiers avaient intérêt à connaître, puisque leur séjour à Chaumont devait se prolonger pendant quelques semaines ; bref, au bout d'une demi-heure, la confiance existait de part et d'autre comme si l'on se connaissait depuis longtemps.

Le nouveau venu était un maître de forges des environs, nommé Lormois. La Révolution, pour laquelle il professait une tendresse dont le désintéressement pouvait paraître douteux au premier abord, lui avait été très favorable, car, depuis deux années, il se dispensait patriotiquement de payer le prix du bail de ses usines, qui appartenaient à un ci-devant grand seigneur émigré. Devenu ainsi riche du soir au lendemain, sans s'être donné beaucoup de peine, comme on vient de le voir, pour acquérir sa fortune, il avait pris certaines habitudes de luxe, et entr'autres le goût de la chasse à courre, bien qu'il fut entaché d'origine aristocratique. Toujours favorisé par les circonstances, il avait pu acheter, pour très peu d'argent, les chiens et les chevaux du ci-devant pros crit, et il s'ébaudissait dans les bois de ce dernier comme s'il en était déjà le maître, ce qui devait, au surplus, arriver tôt ou tard, puisqu'il était décidé à en devenir le légitime propriétaire quand la Nation les mettrait en vente.

Il fit ce petit exposé de sa situation présente et de ses projets futurs naïvement, sans la moindre jactance et comme s'il racontait la chose la plus simple du monde. Le ci-devant comte de Ranty, ancien possesseur des forêts et des forges qu'il lui avait affermées trois années auparavant, ayant été mis hors la loi, n'avait plus le droit d'en toucher le revenu, et quant à son équipage de chasse, puisqu'il était abandonné et qu'il pouvait courir le risque de mourir de faim, autant valait que ce fut lui, Lormois, qu'un autre qui eût profité de l'occasion, personne n'ayant d'ailleurs mis à la vente sur le prix offert par lui.

Les officiers ne trouvèrent rien à redire à cette morale, qui était celle de l'époque en général et la leur en particulier, et ce fut de très bon cœur qu'ils complimentèrent le citoyen Lormois d'être, tout ensemble, fermier d'usines magnifiques pour lesquelles il ne payait pas un *rouge liard*, et maître d'une excellente meute et de trois bons chevaux qui ne lui avaient pas coûté cher, d'après ce qu'il racontait.

« — J'ai aussi pris le piqueur à mon service, dit Lormois en riant aux éclats ; M. La Branche, un aristocrate fini, qui porte encore la poudre et les ailes de pigeon, et qui est toujours au moment de me donner du *mon-seigneur* ou du *monsieur le comte* aussi gros que le bras. »

Ce fut au tour des officiers d'éclater de rire, et ils s'en acquittèrent sans se faire tirer l'oreille, comme de très joyeux compères qu'ils étaient tous les quatre.

« — D'après tout cela, reprit le capitaine Reverchon, quand l'hilarité se fut un peu calmée, vous devez porter la République dans votre cœur ?

« — Ah ! je vous en réponds, citoyen capitaine... Mais vous ne devez pas le haïr non plus, vous qui commandiez une escouade du temps des autres, et qui vous voyez à la tête d'une compagnie de grenadiers aujourd'hui, sans compter que vous serez peut-être général dans une dizaine d'années.

« — Buvez donc encore une fois à la prospérité de ses armes ! s'écria le lieutenant Larcher en brandissant son verre après avoir rempli de nouveau ceux de ses compagnons. »

Pendant quelques instants on se remit encore sur le chapitre de la politique, et chacun s'évertua de son mieux à débiter tous les lieux communs et toutes les maximes anti-sociales du catéchisme révolutionnaire. Au milieu de cette phraséologie grotesque, qui rappelait les séances les plus bouffonnes des clubs de bas étage du temps, brillèrent par intervalle des éclairs de véritable patriotisme qui eussent réjoui des oreilles honnêtes, s'il s'en fût trouvé là pour écouter ces cinq brise-raison de bonne foi ou peu s'en faut.

« — Et maintenant, dit l'adjudant-major Buy, en cherchant à donner à sa physionomie assez terne une expression de finesse railleuse, en attendant qu'on vous fasse prendre un mousquet pour aller donner la chasse aux *Kinserliks*, ce qui ne manquera pas d'arriver un jour, vous en tuez tant que vous voulez de ces cerfs, de ces sangliers et de ces chevreuils, et vous devez faire de fameuses ripailles dans votre forge.

« — Toujours quelques-unes de temps en temps, riposta Lormois en clignant de l'œil et en posant son chapeau de travers sur son oreille.

Préface	9
<i>Jacques-François de Chaunac-Lanzac</i>	
Introduction	13
<i>Louis-Gaspard Siclon</i>	
L'ABBESSE DE CLEFMONT. Une dérouté de soudards	
I. L'auberge du <i>Bonnet-rouge</i>	23
II. L'abbaye et l'abbesse	37
III. L'hospitalité	53
IV. La chasse	71
V. <i>Au sanglier le mière, au cerf la bière</i>	101
DIANE DE BRÉHO.	
Comment la comtesse Diane de Brého fut, un jour, forcée	
I. Deux petites toiles de Fragonard	121
II. L'hospitalité de Pied-Léger	135
III. Le récit	149
Table des planches	173

PLANCHES

- « Il avait à peine lancé dans l'espace trois notes de la lugubre fanfare, que M^{me} la comtesse, se retournant sur sa selle, lui cria d'une voix retentissante, avec un geste terrible : — *La vue et le bien-aller*. Et, poussant son cheval, elle sauta à son tour dans la gorge, que l'équipage remplissait de ses brillantes clameurs. »
Diane de Brého (page 156). 4
- « Les aboiements de la meute se mêlèrent immédiatement à ces bruits émouvants déjà, et avant que quelques secondes se fussent écoulées, une terrible bataille se livrait autour de la bauge du solitaire, qui avait attendu bravement l'ennemi. Un chien fut tué, plusieurs reçurent des blessures plus ou moins graves ; mais La Branche et le maître de forges se jetèrent résolument au fort, et le sanglier, effrayé par leur présence, se décida à fuir dans la direction des tireurs, ainsi que le vieux Nicolas l'avait prévu. C'était effectivement une bête monstrueuse, du plus formidable aspect. »
L'abbesse de Clefmont (page 80). 70
- « Je remontai d'abord à cheval pour gagner rapidement le point vers lequel la chasse semblait se diriger, et j'eus le bonheur de l'atteindre quelques secondes avant la louve. Celle-ci sauta à une petite portée de pistolet de moi... »
Diane de Brého (page 166). 118